

A close-up portrait of Karl Ove Knausgaard, a man with long, wavy, light brown hair and a full, grey beard. He is looking slightly to the left of the camera with a serious expression. The background is a soft, out-of-focus landscape with green and blue tones.

KARL OVE KNAUSGAARD

Aux confins du monde

& D'AILLEURS

DENOËL



Aux confins du monde

DU MÊME AUTEUR

- La Mort d'un père. Mon combat.* Livre I,
Denoël, 2012. Folio, 2015
- Un homme amoureux. Mon combat.* Livre II,
Denoël, 2014. Folio, 2016
- Jeune homme. Mon combat.* Livre III,
Denoël, 2016. Folio, 2017

Karl Ove Knausgaard

Aux confins
du monde

MON COMBAT

LIVRE IV

roman

*Traduit du norvégien
par Marie-Pierre Fiquet*

DENOËL

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA

Titre original :

Min Kamp, Fjerde Bok

© 2010, Karl Ove Knausgård & Forlaget Oktober A/S, Oslo
Tous droits réservés

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2017

Couverture : Raphaëlle Faguer — image © Soren Solkaer

CINQUIÈME PARTIE

Lentement mes deux valises avançaient sur le tapis roulant du hall d'arrivée. Elles dataient de la fin des années soixante et je les avais trouvées dans la grange parmi les affaires de maman la veille de notre déménagement. Je me les étais immédiatement appropriées, elles n'étaient pas vraiment modernes ni fuselées mais elles me convenaient et correspondaient au style que j'affectionnais.

J'écrasai mon mégot dans le cendrier sur pied contre le mur, attrapai mes valises et les portai dehors sur la place.

Il était sept heures moins cinq.

J'allumai une autre cigarette. Rien ne pressait, je n'avais rien à faire et personne à voir.

Malgré un ciel couvert, l'air était limpide et vif. Le paysage avait quelque chose de la haute montagne, bien que l'aéroport devant lequel je me trouvais ne fût pas particulièrement en altitude. Les quelques arbres que j'apercevais étaient petits et tordus. Les sommets qui bouchaient l'horizon, couverts de neige.

Devant moi, un bus se remplissait rapidement.

Devais-je le prendre ?

Avec l'argent que papa m'avait prêté, de si mauvaise grâce, pour le voyage, je devais tenir tout un mois jusqu'à mon premier salaire. Mais d'un autre côté, je ne savais pas où était l'auberge de jeunesse et chercher son chemin dans une ville inconnue chargé de deux valises et d'un sac à dos n'était pas non plus la meilleure façon de commencer ma nouvelle vie.

Autant prendre un taxi.

À l'exception d'une sortie au snack du coin pour avaler deux saucisses sur une barquette de purée de pommes de terre, je passai toute la soirée dans ma chambre à l'auberge de jeunesse, sur mon lit, adossé à la couette, à écouter de la musique sur mon walkman tout en écrivant des lettres à Hilde, Eirik et Lars. J'en commençai une aussi à Line, avec qui j'étais cet été-là, mais l'abandonnai au bout d'une page, me déshabillai et éteignis la lumière sans que ça fasse de différence, il faisait plein jour en cette nuit d'été et le rideau orange rayonnait comme un œil ouvert sur la chambre.

D'habitude, je m'endormais facilement et dans n'importe quelles conditions, mais cette nuit-là je restai éveillé.

Dans quatre jours seulement, ce serait mon tout premier jour. Dans quatre jours seulement, j'entrerais dans une classe de l'école d'un village de la côte nord du pays, un endroit où je n'étais jamais allé, dont je ne savais rien et dont je n'avais même pas vu de photos.

Moi!

Un garçon de dix-huit ans, venu de Kristiansand, bachelier depuis quelques semaines, ayant tout juste quitté la maison familiale et sans autre expérience professionnelle que quelques après-midi et week-ends dans une parqueterie, un peu de journalisme dans un journal local et un job d'un

mois dans un hôpital psychiatrique tout juste terminé. Moi, j'allais être professeur principal à l'école de Håfjord.

Non, je n'arrivais pas à dormir.

Qu'allaient penser de moi les élèves ?

Que leur dirai-je quand j'entrerai dans la classe pour ma première heure de cours et qu'ils me feront face, assis à leur table ?

Et les autres professeurs, que penseront-ils de moi ?

Une porte s'ouvrit dans le couloir, j'entendis de la musique et des voix. Quelqu'un traversa le corridor en chantonnant. Une voix cria : « Hey, shut the door. » Aussitôt après, tous les bruits furent à nouveau étouffés. Je me retournai. L'étrangeté de cette nuit où il faisait jour ajoutait sans doute à la difficulté de dormir. Et le seul fait de penser que je n'arrivais pas à m'endormir rendait la chose encore plus impossible.

Je me levai, m'habillai, m'assis sur la chaise devant la fenêtre et me mis à lire. *Dødt løp* d'Erling Gjelsvik.

Au fond, tous les livres que j'aimais traitaient du même sujet. *Hvite niggere* d'Ingvar Armbjørnsen, *Beatles* de Lars Saabye Christensen, *Jack* d'Ulf Lundell, *Sur la route* de Jack Kerouac, *Last Exit to Brooklyn* d'Hubert Selby Jr, *Roman avec cocaïne* de M. Aguéev, *Koloss* de Finn Alnæs, *Lasso rundt fru Luna* d'Agnar Mykle, les trois livres de Jens Bjørneboe sur l'histoire de la bestialité, *Gentlemen* de Klas Östergren, *Ikaros* d'Axel Jensen, *L'Attrape-cœurs* de J.D. Salinger, *Humblehjertene* d'Ola Bauer, *Le Postier* de Charles Bukowski. Tous des livres sur de jeunes hommes qui ne trouvaient pas leur place dans la société et espéraient davantage de la vie qu'une somme d'habitudes, qu'une famille, bref, de jeunes hommes qui exétraient le conformisme et recherchaient la

liberté. Ils voyageaient, se soulaient, lisaient et rêvaient au grand amour ou au grand roman.

Tout ce qu'ils voulaient, je le voulais aussi.

Tout ce dont ils rêvaient, j'en rêvais aussi.

Quand je lisais ces livres-là, l'immense aspiration qui m'habitait toujours disparaissait, pour revenir décuplée dès que je les refermais. Et c'était ainsi depuis le lycée. Détestant toute forme d'autorité, je rejetais cette foutue société corsetée dans laquelle j'avais grandi, ses valeurs bourgeoises et sa vision matérialiste de l'homme. Je n'avais que mépris pour ce que j'apprenais au lycée, y compris ce qui touchait à la littérature, tout ce que j'avais besoin de savoir, la véritable connaissance, ce qui était vraiment nécessaire se trouvait dans les livres que je lisais et dans la musique que j'écoutais. Je me moquais de l'argent et des signes extérieurs de richesse car je savais que la valeur de la vie était ailleurs. Je ne voulais pas étudier, pas suivre de formation dans une institution conventionnelle telle que l'université, je voulais faire le tour de l'Europe, dormir sur la plage, dans des hôtels bon marché, chez les amis que je me ferais en chemin. Trouver des petits boulots pour survivre, faire la plongée dans les hôtels, charger et décharger les bateaux, récolter les oranges... Ce printemps-là, j'avais acheté un livre qui recensait tous les jobs possibles et imaginables dans les pays européens. Mais cela devait déboucher sur un roman. Je voulais séjourner dans un village espagnol pour écrire, aller à Pampelune et courir devant les taureaux, puis aller en Grèce sur une île pour écrire, et puis au bout d'un an ou deux rentrer en Norvège avec un roman dans ma besace.

C'était ça mon projet. Et aussi la raison pour laquelle

je n'avais pas choisi de faire mon service militaire après le lycée, comme bon nombre de mes camarades, ni de m'inscrire à l'université, comme les autres. À la place, j'étais allé à l'agence pour l'emploi de Kristiansand, prendre la liste des postes vacants d'enseignant dans la Région Nord du pays.

— Alors, Karl Ove, il paraît que tu veux être *enseignant*? disaient les gens que je rencontrais à la fin de l'été.

— Non, leur répondais-je, je veux être écrivain. Mais en attendant il faut bien que je vive de quelque chose. Je vais travailler un an là-bas et mettre de l'argent de côté pour voyager en Europe après.

Et ce n'était plus seulement une idée en l'air mais une réalité dans laquelle je me trouvais effectivement : demain j'irais au port de Tromsø prendre l'express côtier jusqu'à Finnsnes, puis l'autocar qui m'emmènerait en direction du sud jusqu'au petit village de Håfjord, où il était prévu que le gardien de l'école viendrait m'accueillir.

Non, décidément, je n'arrivais pas à dormir.

Je sortis la bouteille de whisky que j'avais dans ma valise, allai chercher un verre à la salle de bains, me servis, ouvris le rideau et bus la première gorgée, celle qui fait frissonner, tout en regardant le lotissement étonnamment éclairé comme en plein jour.

En me réveillant vers dix heures le lendemain, mon inquiétude avait disparu. Je fis ma valise, appelai un taxi depuis la cabine de la réception et attendis dehors avec mes bagages en fumant une cigarette. C'était la première fois de ma vie que je partais sans qu'il fût prévu que je rentre. Je n'avais plus d'endroit où rentrer. Maman avait vendu notre

maison et déménagé à Førde. Papa vivait avec sa nouvelle femme encore plus au nord du pays. Yngve habitait à Bergen. Et moi, j'étais en route vers mon premier appartement à moi. J'allais avoir mon travail à moi et mon argent à moi. Pour la toute première fois, je tenais les rênes de ma vie.

Et putain de merde, que c'était bon!

Le taxi apparut dans la montée, je jetai mon mégot par terre, l'écrasai et déposai mes valises dans le coffre que le chauffeur, un homme d'un certain âge, corpulent et aux cheveux blancs, avait ouvert pour moi.

— Je vais au quai, dis-je en montant à l'arrière.

— Le quai est long, dit-il en se tournant vers moi.

— Je prends l'express côtier pour Finnsnes.

— Très bien, jeune homme.

Il entama la descente.

— Vous allez au lycée là-bas? demanda-t-il.

— Non, je vais plus loin, jusqu'à Håfjord.

— Ah, pour la pêche alors? Mais vous n'avez pas vraiment l'air d'un pêcheur!

— Non, en fait je vais enseigner là-bas.

— Ah oui, je vois. Il y a beaucoup de gens du sud du pays qui font ça. Mais n'êtes-vous pas un peu jeune? Est-ce qu'il ne faut pas avoir au moins dix-huit ans pour enseigner?

Il me regarda dans le rétroviseur en riant.

Je ris un peu aussi.

— J'ai passé mon bac cet été. Je crois que c'est mieux que rien.

— Oui sans doute, mais pensez à tous ces jeunes qui grandissent là-bas. Des nouveaux profs tous les ans et qui sortent

tout juste du lycée. Pas étonnant qu'ils quittent l'école à la fin du collège pour devenir pêcheurs!

— Non, sûrement, mais ce n'est pas vraiment ma faute.

— Non, non! Qui parle de faute? Vous savez, c'est bien mieux d'être pêcheur que d'étudier. De passer son temps à apprendre jusqu'à trente ans.

— Moi non plus je n'ai pas l'intention d'étudier.

— Et vous voulez être enseignant!

Il me regarda de nouveau dans le rétroviseur.

— Oui.

Le silence se fit pendant quelques minutes. Puis il ôta sa main du levier de vitesse pour m'indiquer le chemin.

— Votre express côtier est là-bas.

Il s'arrêta devant le terminal, déposa les bagages par terre et claqua le coffre. Je lui tendis l'argent sans savoir exactement comment faire pour le pourboire, ce qui m'avait préoccupé pendant tout le trajet, et résolut le problème en lui disant de garder le reste.

— Merci beaucoup et bonne chance!

Ça faisait cinquante couronnes en moins.

Quand il fut reparti, je comptai l'argent qu'il me restait. Ça s'annonçait mal mais je pourrais sûrement demander une avance à mon arrivée à l'école, ils devaient bien se douter que je n'avais pas d'argent *avant* de commencer à travailler.

Avec son unique rue principale, ses nombreux bâtiments simples en béton, probablement construits à la hâte, et ses alentours ingrats que surplombaient des chaînes de montagnes au loin, Finnsnes ressemblait surtout à une petite ville d'Alaska ou du Canada, pensai-je quelques heures plus

tard, attablé devant une tasse de café dans une pâtisserie en attendant le car. On ne pouvait pas parler de centre-ville, l'endroit était si petit que tout était le centre. L'ambiance d'ici n'avait rien à voir avec les villes que je connaissais, à la fois parce que c'était beaucoup plus petit, évidemment, mais aussi parce que nulle part on n'avait fait l'effort de rendre les lieux beaux ou agréables. La plupart des villes ont une façade et un arrière, mais ici on avait l'impression que c'était la même chose.

Je feuilletais les deux livres que je venais d'acheter juste à côté. Le premier, *Det nye vannet*, était de Roy Jacobsen, un auteur inconnu de moi, l'autre, *Sennepslegionen*, de Morten Jørgensen, un auteur qui avait aussi joué dans plusieurs groupes musicaux que j'avais suivis quelques années auparavant. Peut-être n'était-ce pas très malin d'avoir dépensé de l'argent à ça mais, après tout, je voulais devenir écrivain et lire était important, ne serait-ce que pour savoir à quelle hauteur se situait la barre. Étais-je capable d'écrire ainsi ? Voilà la question que j'avais à l'esprit en les feuilletant.

Puis je me rendis tranquillement à l'arrêt de bus, fumai une dernière cigarette, mis mes bagages dans la soute, payai le chauffeur en lui demandant de me prévenir quand on arriverait à Håfjord, et allai m'installer à l'avant-dernier siège côté gauche, ma place préférée du plus loin que je me souviens. Une jolie fille blonde, plus jeune que moi d'un an ou deux peut-être, était assise de l'autre côté de l'allée, en biais par rapport à moi, elle avait un cartable et je me dis qu'elle devait sûrement fréquenter le lycée de Finnsnes et qu'elle rentrait chez elle. Elle m'avait regardé quand j'étais monté et, lorsque le chauffeur enclencha la vitesse et que

le car quitta son arrêt en cahotant, elle se retourna pour me regarder à nouveau. Pas longtemps, pas plus qu'à peine, tout juste un effleurement et pourtant suffisamment pour que me faire bander.

Je chaussai mes écouteurs et mis une cassette dans mon walkman. *The Queen is Dead* des Smiths. Pour ne pas paraître importun, je m'efforçai pendant les kilomètres qui suivirent de fixer la fenêtre de mon côté, contrecarrant ainsi toute envie de regarder dans sa direction.

Après un quartier résidentiel aux allures de lotissement qui succédait immédiatement au centre-ville et s'étendait sur quelques kilomètres, et où environ la moitié des passagers descendirent, commençait une ligne droite longue et déserte. À Finnsnes, un ciel pâle inondait la ville de sa lumière indifférente, mais ici le bleu était plus intense et plus profond, et le soleil au-dessus des montagnes au sud-ouest, dont les flancs peu élevés mais escarpés bouchaient la vue sur la mer qui devait forcément se trouver là, embrasait la bruyère aux multiples nuances de rouge, presque violette par endroits, qui poussait dru de chaque côté de la route. La plupart des arbres étaient des pins tordus et des bouleaux nains. De mon côté, les montagnes couvertes de verdure bordaient la vallée de pentes douces presque comme des collines, alors que de l'autre côté elles étaient abruptes, sauvages et alpines malgré leur altitude modeste.

Il n'y avait ni âme qui vive, ni maison.

Mais je ne venais pas faire de nouvelles rencontres, je venais chercher la paix pour écrire.

À cette idée, la joie fondit sur moi.

J'avais pris le bon chemin.

Deux ou trois heures plus tard, toujours plongé dans ma musique, j'aperçus un panneau au loin. À la longueur du nom, j'en conclus qu'il devait s'agir de Håfjord. La route qu'il indiquait allait droit dans la montagne. On aurait pu appeler ça un trou plutôt qu'un tunnel, les parois étaient restées aussi brutes qu'après leur dynamitage et il n'y avait pas d'éclairage. Les infiltrations d'eau étaient d'une telle ampleur que le chauffeur dut actionner les essuie-glaces. Quand on ressortit de l'autre côté, j'eus le souffle coupé. Entre deux longues chaînes de montagnes déchiquetées, abruptes et sans arbres, s'étalait un fjord étroit, et au-delà, telle une plaine d'un bleu intense, la mer.

Ooooooh.

La route que suivait le car serpentait tout contre la montagne. Afin de mieux voir le paysage, j'allai m'asseoir de l'autre côté de l'allée. Du coin de l'œil, je perçus que la fille blonde se retournait. Elle sourit lorsqu'elle me vit le nez collé à la vitre. Au pied de la montagne, on voyait une île densément bâtie côté terre et complètement déserte côté mer, en tout cas vu d'ici. Quelques bateaux de pêche étaient amarrés dans un port protégé par une jetée. Les montagnes continuaient encore sur environ un kilomètre. Jusque-là, elles étaient encore verdoyantes, mais plus au large elles tombaient à pic dans la mer, totalement grises et nues.

Le car traversa un autre tunnel qui ressemblait à une grotte. À l'autre bout, dans une vallée en forme de cuvette aux pentes plutôt douces, se trouvait le village où j'allais passer l'année.

Mon Dieu.

C'était fantastique!

La plupart des maisons bordaient l'unique rue qui traversait le village en formant un U. Dans la partie basse, sur un quai, se trouvait un bâtiment industriel qui devait être l'usine de transformation du poisson, et au-delà on voyait de nombreux bateaux. Au bout du U se dressait une chapelle. Au-dessus de la rue du haut, s'alignaient des maisons au-delà desquelles poussaient de la bruyère, des broussailles et des bouleaux nains jusqu'à la limite de la vallée d'où s'élevait une grande montagne de chaque côté.

Rien d'autre.

Si, au-dessus de l'endroit où se rejoignaient la rue haute et la rue basse, juste après le tunnel, il y avait deux grands bâtiments qui devaient être l'école.

— Håfjord, annonça le chauffeur.

Je glissai mes écouteurs dans ma poche et regagnai l'avant du bus, il descendit derrière moi, ouvrit la soute à bagages, je le remerciai, il répondit de rien sans sourire, remonta prestement, et le car fit demi-tour sur la place pour reprendre immédiatement le tunnel dans l'autre sens.

Lesté d'une valise dans chaque main et de mon sac de marin sur le dos, je scrutai la rue à droite puis à gauche, à la recherche du gardien de l'école, tout en inspirant profondément l'air frais et salé.

La porte de la maison juste en contrebas de l'arrêt de bus s'ouvrit. En sortit un homme petit, simplement vêtu d'un tee-shirt et d'un pantalon de jogging. À la direction qu'il prit, je compris que c'était le bon.

Excepté une petite couronne de cheveux au-dessus des oreilles, il était complètement chauve. Il avait le visage doux, les traits épais comme ils le deviennent quand on a

la cinquantaine, mais derrière ses lunettes ses yeux étaient petits et perçants d'une façon qui n'allait pas avec le reste, pensai-je lorsqu'il s'approcha de moi.

— Knausgård? s'enquit-il en tendant sa main vers moi sans me regarder dans les yeux.

— Oui, répondis-je en la serrant.

Petite et sèche, elle faisait penser à une patte d'animal.

— Et vous êtes sans doute M. Korneliussen?

— C'est exact, dit-il en souriant.

Les bras le long du corps, il regardait au loin.

— Qu'est-ce que tu en penses?

— De Håfjord?

— On est bien ici?

— C'est magnifique.

Il se tourna pour pointer le doigt vers une maison.

— C'est là que tu vas habiter. On sera donc voisins. Je loge juste à côté. On monte voir?

— Oui. Savez-vous si mes affaires sont arrivées?

Il secoua la tête.

— Pas que je sache.

— Alors elles arriveront lundi, conclus-je en remontant la rue à ses côtés.

— Si j'ai bien compris, tu auras comme élève mon plus jeune fils, Stig. Il rentre en CM1.

— Vous avez plusieurs enfants?

— Quatre. Johannes et Stig qui habitent à la maison. Et Tone et Ruben qui sont à Tromsø.

Tout en marchant, je regardais le village. On apercevait quelques silhouettes devant ce qui devait être le magasin.



KARL OVE KNAUSGAARD

Aux confins du monde

À dix-huit ans, fraîchement sorti du lycée, Karl Ove Knausgaard part vivre dans un petit village de pêcheurs au nord du cercle arctique, où il sera enseignant. Il n'a aucune passion pour ce métier, ni d'ailleurs pour aucun autre : ce qu'il veut, c'est mettre de côté assez d'argent pour voyager et se consacrer à l'écriture. Tout se passe bien dans un premier temps : il écrit quelques nouvelles, s'intègre à la communauté locale et attire même l'attention de plusieurs jolies jeunes femmes du village. S'installe peu à peu la nuit polaire, plongeant dans l'obscurité les somptueux paysages de la région et jetant un voile noir sur la vie de Karl Ove. L'inspiration vient à manquer, sa consommation d'alcool de plus en plus excessive lui vaut des trous de mémoire préoccupants, ses nombreuses tentatives pour perdre sa virginité se soldent par des échecs humiliants, et pour son plus grand malheur il commence à éprouver des sentiments pour l'une de ses élèves.

Entrecoupé de flash-back où l'on découvre l'adolescence de Karl Ove, et grâce auxquels on distingue l'ombre omniprésente de son père, *Aux confins du monde* capture d'une main de maître le mélange enivrant d'euphorie et de confusion que chacun traverse à la fin de l'adolescence.

Né en Norvège en 1968, Karl Ove Knausgaard vit aujourd'hui en Suède, à Malmö, avec ses trois enfants. Considérée comme une entreprise unique en littérature, son incroyable autobiographie, divisée en six volumes, lui vaut une reconnaissance internationale.

Traduit du norvégien par Marie-Pierre Fiquet.

Cette édition électronique du livre
Aux confins du monde de Karl Ove Knausgaard
a été réalisée le 6 mai 2017
par les [Éditions Denoël](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207124239 – Numéro d'édition : 278259).

Code Sodis : N85161 – ISBN : 9782207136102.

Numéro d'édition : 307749.